



La Partie

The Party
de Blake Edwards

Fiche technique

USA - 1968 - 1h39 -
Couleur

Réalisateur :
Blake Edwards

Scénario :
Blake Edwards
Tom et Frank Waldman

Montage :
Ralph E. Winters



Musique :
Henry Mancini
Fernando Carrère

Interprètes :
Peter Sellers
(Hrundi V. Bakshi)
Claudine Longet
(Michèle Monnet)
Marge Champion
(Rosalind Dunphy)
Steve Franken
(Levinson)
Sharron Kimberly
(princesse Helena)
Denny Miller
(Wyoming Bill Kelso)

Résumé

Hollywood. Acteur indien engagé pour tenir le rôle d'un soldat indigène dévoué dans un remake de *Gunga Din*, Hrundi V. Bakshi est d'une telle maladresse qu'il fait non seulement rater quantité de prises, mais occasionne aussi la destruction d'un coûteux décor. C. S. Divot, le producteur téléphone au patron du studio, Fred Clutterbuck, pour qu'il porte son nom sur une liste noire. Mais, Clutterbuck l'inscrit au bas de la liste des invités à sa soirée annuelle. Bakshi se retrouve ainsi dans une somptueuse villa au milieu d'une faune étrange à laquelle il tente en vain de se mêler. Il erre donc, en accumulant les gaffes, auxquelles font écho celles d'un extra de plus en plus ivre. Il sympathise cependant avec une convive, Michèle Monnet, une jeune starlette française «protégée» de Divot dont il compromet l'hypothétique future carrière. Quand la

fille de la maison, accompagnée d'une bande de copains, fait une entrée fracassante avec un éléphant peinturluré, Bakshi criant à l'acte sacrilège, ils entreprennent de lessiver l'animal. Dans une atmosphère de fête, la villa est bientôt envahie par la mousse. Au petit matin Bakshi quitte tranquillement les lieux dévastés au milieu de la panique générale et de l'activité fébrile des secours. Ravi de l'excellente soirée qu'il a passée, il dépose Michèle devant chez elle avec la promesse de la revoir prochainement.

La party marque les retrouvailles de Blake Edwards avec Peter Sellers, quatre ans après «*Quand l'inspecteur s'emmêle*». Dû à Tom et Frank Waldman, qui avaient signé le script de *High Times*, le scénario tenait en une douzaine de pages qui développaient une situation unique dans la tradition des courts métrages de Laurel

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

et Hardy auxquels le cinéaste, grand admirateur du tandem, venait de dédier *La grande course autour du monde*. De fait, avec *La party* chef-d'œuvre en matière de construction et d'invention comiques, Blake Edwards pousse le burlesque destructeur à son point extrême selon un processus basé sur la logique de l'absurde où chaque incident engendre le gag et chaque gag un nouvel incident.

Critique

Comment diable les critiques de l'époque ont-ils pu accueillir aussi froidement ce chef-d'œuvre de la comédie américaine, élixir de folie dont une seule gorgée suffit à brûler définitivement toute toxine de morosité ? Remarquablement construite sur le mode du crescendo vorace, **La Party** est une succession de gags visuels métaphoriques d'une remarquable intelligence. Lorsqu'un éléphant rose se promène placidement au milieu des invités, Blake Edwards épingle le goût des hippies pour les substances hallucinogènes, tout en se gaussant du sujet même de son film : un éléphant lancé au milieu d'un magasin de porcelaine... A la manière de Jacques Tati, le cinéaste joue sur l'habitat, qui n'a de cesse de piéger les humains pour les rabaisser à leur rang de stupides mortels, tout juste bons à émettre des bruits gênants et à se prendre les portes dans la figure. (...)

Marine Landrot
Télérama n°2477 - 2 Juillet 1997

(...) Il faut revenir sur **The Party**, chef-d'œuvre de la collaboration Edwards-Sellers et fructueuse expérience de comique minimaliste. Comme beaucoup de films comiques classiques, celui-ci commence par une séquence d'introduction extérieure à la matière de ce qui va suivre. Sellers, hindou figurant dans un film genre **Gunga Din** (spécifiquement cité dans une scène où, émule de Sam Jaffe, Sellers joue infatigablement du clairon avant de mourir), provoquera par maladresse l'explosion de tout le décor. Informé, le producteur note rageusement le nom du coupable pour le faire renvoyer, mais il l'a écrit sans le savoir sur la liste des invités à une réception qu'il s'apprête à donner, et à laquelle le modeste et destructeur figurant sera donc invité par erreur (situation typique du comique traditionnel et, en particulier, des Laurel et Hardy). Entre l'arrivée de Sellers (en avance) à la *party* et son départ quelques heures plus tard, Edwards orchestre un crescendo visuel et sonore qui, commencé dans une atmosphère feutrée, paisible, ponctuée de mini-gags discrets (Edwards et Sellers réussissent à nous faire tordre de rire simplement en mettant le personnage en présence d'un oiseau en cage : la scène inoubliable du *Birdie Num Num*), se termine dans le pandémonium, une cascade de désastres tous plus ou moins déclenchés (à son corps défendant, bien sûr) par l'infortuné figurant. L'originalité du personnage par rapport à celui de Clouseau tient à ce qu'il est moins cafouilleur que malchanceux et possède une qualité d'innocence sympathique très éloignée de l'arrogance suffisante de l'inspecteur. Cette qualité, qui atténue le côté légèrement raciste du comique (on rit de l'exotisme du personnage, en particulier de son absence totale, très indienne, de sens de l'humour, de l'imperturbable sérieux qui semble être, pour la plupart de ses compatriotes, la condition de leur dignité individuelle et sociale), sert aussi de révélateur par

rapport au milieu artificiel et sans âme des riches hollywoodiens qui peuplent la *party*. (...)

50 ans de cinéma
de Bertrand Tavernier
et Jean-Pierre Coursodon

(...) Dès le pré-générique, Hrundi détruit avec une rare efficacité (une demi-seconde) un immense décor de forteresse bengalienne. Mais son seul châtement est de recevoir aussitôt une invitation personnelle chez le grand patron qu'il achèvera de détruire à domicile. (Précisons, à l'intention de Louis Marcorelles, que l'ouverture éblouissante du film n'est pas un pastiche des **Trois Lanciers du Bengale**, mais bien de **Gunga Din** : Sellers mourant interminablement dans les sanglots affreux de son clairon y renouvelle l'exploit de Red Skelton qui dans **Ship Ahoy** mimait toutes les morts possibles d'un gangster à l'écran). Dans cette scène, le génie de l'acteur atteint sans doute à un sommet. Pourtant, de là, le film, continuera à progresser, et à grimper.

A l'instar de ses modèles, maîtres du cartoon, Blake Edwards sait construire de parfaites boucles paralogiques : après avoir vainement pourchassé son soulier pendant une bobine, Hrundi se le voit soudain apporter par un maître d'hôtel sur un plateau d'argent. Par un beau trait d'observation, ni les convives, ni le maître d'hôtel ne consentent à regarder le plateau. Du côté de Jerry Lewis, il faut noter de parfaits gags nauséabonds : la main trempée dans le caviar, puis arrosée de vin, que tout le monde serre et dont l'odeur circule parmi les convives peinés ; la douloureuse recherche des waters par un Hrundi dont la vessie le torture pendant la délicieuse chanson de sa bien-aimée, puis le saccage de la salle de bains, et cette tragédie américaine que représente le Chagall tombant dans la cuvette. Signalons que ces manèges, au bord du mauvais goût, conservent sans cesse une exemplaire tenue. Presque tout est off-scene, comme dans **The errand boy**, auquel on pense parfois. Lorsque Hrundi vient d'accomplir quelque méfait irréparable, on escamote sa fuite et on nous le montre très loin, dans le décor, se donnant l'alibi super-sonique de la distance. Ailleurs, on joue

sur le va-et-vient d'une porte battante, comme dans **Rope**, et dans le même plan, on nous révèle les phases acrobatiques ou mélodramatiques d'une querelle d'office (le maître d'hôtel périodiquement étranglé à bout de bras un serveur éthylique, dont l'expression figée et la résilience corporelle font les beaux moments d'un tiers de film).

L'humour virulent de l'ensemble contraste avec l'usage boiteux que son héros fait de l'humour précisément : riant comme à une plaisanterie irrésistible dès qu'on lui narre quelque triste anecdote, s'essayant lourdement à des paraphrases enjouées. ("L'homme blanc a la langue fourchue", où l'hindou s'abaisse jusqu'à parodier l'indien), trouvant son partenaire idéal dans un volatile qu'il accable de ses onomatopées infantiles ("Birdie Num Num", asséné à l'ara), Hrundi est un rieur constipé dont les rapports avec le rire ne peuvent être que ceux d'une cible avec le projectile récurrent. Même la ravissante française qu'il courtise (Claudine Longet, dites-vous ? je prends note) s'esclaffe devant ses compliments sirupeux et son manque de grâce (il danse toujours en porte-à-faux). Son seul complice réel, pendant un temps, est le serveur ivrogne, lequel, dans sa vision brumeuse du réel, se rattache à ses idées fixes, et récupère pour lui un poulet rôti jusque sur la perruque d'une belle dîneuse. Lui et le serveur se côtoient sans cesse dans leur isolement très parallèle : l'ivresse et l'aliénation, elle définitive, de l'intrus, du paria. Hrundi traverse sans cesse la piscine en état de déséquilibre, sans jamais y tomber, tandis que le serveur y patauge tout droit, s'en tenant aux vertus consolantes de la ligne droite.

Dans ce film de grandes eaux (jets, cascades, bassins murmurants, arroseuses automatiques, mannekenpiss réglable, dont l'effet accentue l'état urinaire du malheureux hindou), il est d'ailleurs normal que l'issue soit finalement une inondation, accompagnée d'un bain de

mousse cyclopéen qui balaie la demeure du magnat, et oblitère l'un après l'autre, les invités. Cette conclusion, presque inutile dans un contexte aussi limité, a du moins l'avantage de faire sens. On se serait passé d'un clou, mais il nous est offert en prime et reconnaissons-le, dans une dynamique aussi peu ascensionnelle que possible. Malgré ce supplément, on sort de la salle comblé par le contrôle magistral de Blake Edwards sur un sujet qui reste rectiligne, voire monocorde. On est ici au rebours de Wilder, qui eût bâti tout autrement le même rapport de valeurs.

Dans une troupe aussi homogène que cela regroupée par Blake Edwards, on est surpris de faire le décompte de personnages-îlots assez surprenants : un ex-Tarzan (Denny Miller), qui semble facilement reconverti, une moitié de tandem chorégraphique (Marge Champion) qui joue les dames snobs, une échappée de l'écurie Lewis (Buddy Lester), le surnommé Stephen Liss qui semble appelé à devenir un autre Edgar Kennedy, et surtout Steve Franken, dans le rôle du loufiat éthylique et qui est certainement une découverte d'importance : le sérieux, qu'il apporte à ses tribulations, la maîtrise corporelle dont il témoigne dans les exercices d'équilibre, et un physique qui n'a rien de comique en soi lui donnent des atouts majeurs.

De **Breakfast at Tiffany's** à **A shot in the dark**, Edwards a exercé une sorte d'escalade dans la description détaillée d'une party. De l'intimisme démentiel au carrefour de portes post-Lubitsch, il a finalement eu le courage de laisser de côté hors-d'œuvres et desserts, et de consacrer un long métrage à ce haut moment de la vie sociale. L'apothéose qui en résulte a toutes les ambitions, mais aucune des prétentions que d'autres réalisateurs eussent placées. Film feutré, ouaté et même détergent, il nous démontre que Blake Edwards dépassant son ex-rival Quine, a maintenant rejoint Stanley Donen dans le peloton de tête des réalisateurs comiques de distinc-

tion. Ceci n'est pas de la roupie de sansonnet ("birdie num num"), mais bien de quoi solidement planter les dents, si on en a.

Robert Benayoun
Positif n°109 - Octobre 1969

Le réalisateur

La reprise fulgurante de la carrière de Blake Edwards à partir de 1975 d'abord avec la nouvelle série des **Pink Panther**, puis avec le triomphe critique et commercial de **10** fut une occasion de réjouissance pour tous ceux qui ne s'étaient pas résignés à le voir disparaître comme son ancien complice Richard Quine, victime de l'évolution des modes, de la malchance et de l'incompréhension combinées. Depuis, sa vitalité et sa prolixité ne cessent de nous étonner. Il tourne tellement, et si vite, que ses films n'ont pas le poli de ses grandes productions des années soixante mais, quel que soit leur registre, tous sont intensément personnels, reprenant de vieux thèmes "edwardiens" et les enrichissant d'observations nouvelles.

50 ans de cinéma américain
de Bertrand Tavernier
et Jean-Pierre Coursodon

Filmographie

Bring your smile along	1955
He laughed last Rira bien	1956
Mister Cory L'extravagant M. Cory	1957
This happy feeling Le démon de midi	1958
The perfect furlough Vacances à Paris	
Operation Petticoat Opération jupons	1959
High time	1960
Breakfast at Tiffany's Diamants sur canapé	1961
Experiment in terror Allô, brigade spéciale	1962
Days of wine and roses Le jour du vin et des roses	
The pink panther La panthère rose	1964
A shot in the dark Quand l'inspecteur s'emmêle	
The great race La plus grande course autour du monde	1965

What did you do in the war, Daddy	1966
Qu'as-tu fait à la guerre, Papa ? Gunn	1967
Peter Gunn, détective spécial The party	1968
La Partie Darling Lili	1970
Wild rovers	1971
Deux hommes dans l'Ouest The carey treatment	1972
Opération clandestine The tamarnd seed	1973
Top secret The return of the pink panther	1975
Le retour de la panthère rose The pink panther strikes again	1976
Quand la panthère rose s'emmêle Revenge of the pink panther	1978
La malédiction de la panthère rose Ten	1979
Elle S.O.B.	1981
Victor/Victoria	1982
Trail of the pink panther A la recherche de la panthère rose	
Curse of the pink panter	1983
The man who loved women L'homme à femmes	1984
Micki and Maude	1985
That's life	1986
A fine mess Un sacré bordel	
Blind date	1987
Boire et déboires Sunset	1988
Meurtre à Hollywood Skin deep	
L'amour est une grande aventure Switch	1991
Dans la peau d'une blonde	

Documents disponibles au France

Articles de presse
50 ans de cinéma américain de Bertrand Tavernier et Jean-Pierre Coursodon
Positif n°109 - Octobre 1969
L'avant-scène cinéma